

Annexe 1 : Isidore de Charax

L'histoire des régions orientales de l'empire parthe, on le sait, manque de personnages. Notre informateur principal est Isidore de Charax, qu'il ait lui-même fait le voyage jusqu'aux frontières de l'Inde ou, comme Maès Titianos, se soit contenté de consigner les informations que lui avaient fournies des voyageurs. Il est fort tentant d'essayer d'en savoir davantage sur lui et le contexte de création de ses ouvrages.

Les éléments concrets que nous pouvons exploiter sont en fort petit nombre. On sait qu'outre l'itinéraire qui nous intéresse, il avait rédigé en grec une « *Périégèse de la Parthie* », description de l'empire parthe sur le mode d'un parcours de son territoire selon la tradition de l'époque. De cet ouvrage utilisé comme source par les écrivains gréco-romains de l'époque impériale, il ne reste aujourd'hui qu'un fragment cité par Athénée¹⁴⁸⁶. Aucun autre texte ne s'est conservé ou n'est mentionné par la tradition. Mais les mesures de distances relevées par Pline dans son *Histoire Naturelle* et attribuées à Isidore montrent que l'œuvre géographique de ce dernier ne se cantonnait pas à la description de l'empire parthe. Pline a recours aux ouvrages d'Isidore pour des mesures de distance dans des contextes géographiques variés : étendue du monde habité, de l'Inde aux colonnes d'Hercule, étendue de l'Asie, de l'Égypte au Tanaïs, ou distance entre Rhodes et Alexandrie. Isidore avait donc composé au moins un ouvrage de géographie plus générale, dont on ne connaît rien par ailleurs. Pline lui accorde manifestement une grande confiance, puisque les chiffres puisés chez Isidore sont presque toujours donnés conjointement aux estimations d'auteurs plus anciens pour corriger ces derniers : Artémidore d'Ephèse le plus souvent, Timosthène à propos de Chypre, Eratosthène et Mucianus à propos de Rhodes et les « *ueteres* » en général à propos de l'île de Chios.

Si les débats de la recherche contemporaine sur la difficile notion d'identité rendent un peu hasardeux d'affirmer qu'Isidore était grec, comme le fait Rüdiger Schmidt¹⁴⁸⁷, du moins est-on sûr qu'il était hellénophone, et on peut supposer, par son origine et telle précision linguistique dans l'itinéraire, qu'il connaissait l'araméen La Characène, qui lui donne son ethnique, était le territoire de la ville de Spasinou Charax, ancienne fondation d'Alexandre, située au nord-ouest du Golfe persique, sur le fleuve appelé aujourd'hui Shatt-al Arab dans

¹⁴⁸⁶ *Parqia~ Perihghtikon*, Athenaeus, III, 93d, cf. C. Müller, *Geographi Graeci Minores* I, p. LXXXIII-LXXXV, reproduit dans Schoff 1976, p. 10-11.

¹⁴⁸⁷ Schmidt 2007.

lequel s'achève la course du Tigre et de l'Euphrate¹⁴⁸⁸. Détruite par l'une de ces fréquentes montées des eaux qui, alors comme aujourd'hui, inondent la zone marécageuse sur laquelle elle était bâtie, la ville d'Alexandre fut reconstruite par Antiochos IV qui la rebaptisa Antiocheia. L'éparque Hypsaosinès, qu'il avait laissé à sa tête, la restaure et l'agrandit, en lui donnant le nom de *Charax Spanisou* (« place forte d'Hypsaosinès », probablement)¹⁴⁸⁹. La Characène formait le cœur du petit royaume de Mésène, fondé par le même Hypsaosinès après la chute des Séleucides ; ce royaume gravitait dans l'orbite de l'empire parthe, mais jouissait le plus souvent d'une indépendance politique complète et tirait sa prospérité d'intenses activités commerciales dans son port ouvert sur le golfe Persique¹⁴⁹⁰.

Quelques indices permettent encore de préciser l'époque où a vécu Isidore. Remise à Titus en 77, l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien, où il est cité par son nom à plusieurs reprises, fournit un *terminus ante quem* pour une partie au moins de la rédaction de son œuvre¹⁴⁹¹. Il est aussi mentionné deux fois, avec son ethnique, dans un ouvrage léger de Lucien (ou du pseudo Lucien), appelé *Makrobioi*, « *Longues Vies* »¹⁴⁹². Lucien, en amateur de curiosités, y avait rassemblé les anecdotes qui couraient à son époque sur divers personnages mythiques ou historiques dont la longévité avait été particulièrement remarquable. Or c'est à Isidore qu'il dit emprunter deux des figures de son énumération : celle d'un roi de Perside, Artaxerxès qui aurait vécu 93 ans, et celle d'un roi d'Oman dans le Pays de l'Encens qui aurait vécu 115 ans. Ces deux notations pouvaient figurer au détour de sa description de l'empire parthe, dont la citation transmise par Athénée montre qu'elle comportait un passage sur le Golfe Persique, ou encore à l'ouvrage de géographie générale exploité par Pline. Lucien donne à cette occasion une brève indication sur le personnage : il précise à propos d'Artaxerxès que « l'écrivain Isidore le Characénien dit qu'il a régné à l'époque de ses ancêtres »¹⁴⁹³. C'est la seule note personnelle que nous ayons à propos d'Isidore et elle nous apprend peu de choses. Quatre

¹⁴⁸⁸ Le mot **Carakhno** est employé par Pline (VI, 136) et Ptolémée (VI, 5) : il avait une signification proprement politique et désignait le territoire de la ville de Charax.

¹⁴⁸⁹ Voir Pline, VI, 138 ; V, 139. Pour le nom de la ville, voir brièvement Hansman 1967, p. 24 : on trouve dans les inscriptions de Palmyre la forme araméenne *Karak Ispasina*, ou encore *Karkā de Maisān* ; et surtout les travaux récents de P.-L. Gatier à partir d'une inscription de Bahrein : Gatier 2003 ; Gatier / Seigne 2006, en particulier p. 183-187.

¹⁴⁹⁰ Pour une histoire de la Characène, voir la reconstitution de Sh. A. Nodelman, dans Nodelman 1959/60 ; on trouve une synthèse historique jusqu'à la période islamique dans Hansman 1967, p. 21-27 ; enfin, tout récemment, voir Schuol 2000. Sur le royaume de Mésène à l'époque parthe, voir aussi Bernard 1990, p. 28-35, et carte p. 29 fig. 16.

¹⁴⁹¹ Toutes les occurrences, 13 exactement, sont regroupées par W.H. Schoff, dans Schoff 1976, p. 12-14 ; voir aussi *F.Gr.Hist.*, IIIC, 2, p. 782-785. Pline ne mentionne jamais son ethnique, contrairement à Lucien.

¹⁴⁹² « **ωτ̄ fhsin Jsidwro~ oJ Carakhno~ suggrafeu** » : « comme dit l'écrivain Isidore le Characénien », *Makrobioi*, § 15 et § 18. Sur Lucien, voir Helm 1927. Pour les *Makrobioi*, *F.Gr.Hist.*, IIIC, 2, p. 782.

¹⁴⁹³ « **οη̄ fhsin epi; tw̄n paterwn eAutoū Jsidwro~ oJ Carakhno~ suggrafeu; basileuwin** » (*Macrobioi* 15).

souverains du nom d'Artaxerxès ont régné en Perside à l'époque hellénistique ; les monnayages permettent de dater le règne du premier de la première moitié du IIe siècle avant notre ère et celui du second de la deuxième moitié du Ier siècle avant notre ère¹⁴⁹⁴ : ces informations ne font que confirmer la fourchette chronologique établie par les deux événements datés qui nous servent de *termini*, sans permettre de la préciser.

En dehors de ces quelques éléments d'information, s'il fallait dresser un état civil d'Isidore de Charax, il faudrait indiquer comme éléments de biographie : néant. Pourtant, l'*horror vacui* a suscité diverses tentatives, plus ou moins heureuses, pour le rattacher à des traditions historiques connues.

C'est ainsi que fort curieusement, il a été identifié par C. Müller avec un personnage nommé *Dionysius* dont parle Pline à propos de la ville de Charax :

Hoc in loco genitum esse Dionysium, terrarum orbis situs recentissimum auctorem, quem ad commentanda omnia in orientem praemiserit Divus Augustus ituro in Armeniam ad Parthicas Arabicasque res maiore filio, non me praeterit nec sum oblitus sui quemque situs diligentissimum auctorem visum nobis introitu operis: in hac tamen parte arma Romana sequi placet nobis lubamque regem, ad eundem Gaium Caesarem scriptis voluminibus de eadem expeditione Arabica.

Je sais bien que c'est ici qu'est né Dionysios, l'auteur le plus récent d'une description de la terre, que le Divin Auguste a envoyé en Orient pour en dresser un état des lieux complet, alors que son fils aîné devait se rendre en Arménie pour régler les affaires parthes et arabes ; J'ai bien à l'esprit - je n'ai pas oublié - que j'ai dit au début de mon ouvrage que les auteurs les plus consciencieux étaient ceux qui décrivaient leur propre pays : dans cette partie, toutefois, j'ai décidé de suivre les armées romaines et le récit du roi Juba, puisque il a rédigé plusieurs ouvrages précisément sur cette expédition d'Arabie pour ce même Gaius César.¹⁴⁹⁵

Ce Dionysios, né à Charax comme Isidore, auteur d'un ouvrage géographique tout récent à l'époque de la rédaction de l'*Histoire Naturelle*, avait été envoyé par Auguste dans les régions orientales de l'empire pour en dresser un état des lieux - ce que l'on appelle alors des *Commentarii* - qui servirait à Gaius César alors héritier présumé, lors de la campagne

¹⁴⁹⁴ Alram 1986, p. 162-163. Cette indication est relevée par P. Bernard (Bernard 1990, p. 43 note 53).

¹⁴⁹⁵ *Hist. Nat.*, VI, 141.

militaire prévue en Arménie au début de notre ère¹⁴⁹⁶. Mais Pline semble faire peu de cas de son travail. Malgré sa préférence affirmée pour les auteurs locaux, il précise qu'il ne le suivra pas pour sa description de l'Arabie¹⁴⁹⁷ : il accorde plus de crédit aux informations fournies par le préfet romain d'Égypte, M. Aelius Gallus, qui en 25-24 avait mené sur l'ordre d'Auguste une expédition en Arabie Heureuse, ainsi qu'à l'ouvrage que le roi Juba II de Maurétanie avait rédigé sur cette expédition à l'intention du même Gaius César¹⁴⁹⁸. Pline ne cite d'ailleurs pas non plus de texte de ce Dionysios pour situer Charax : il consulte pour cela les *Commentarii* d'Agrippa et sa carte du monde qui ornait le Portique dit « d'Agrippa » qu'Auguste avait fait dresser à l'est de la *via Lata* un peu avant le début de notre ère¹⁴⁹⁹. On ne sait rien de plus sur ce Dionysios que cette notice de Pline. Rien ne permet de le situer chronologiquement par rapport à Isidore¹⁵⁰⁰ et de façon plus générale, rien dans l'œuvre de Pline n'autorise à confondre les deux auteurs, qu'il cite dans des contextes tout à fait différents. L'identification des deux auteurs n'a donc aucune justification, d'autant qu'elle n'ajoute rien à notre connaissance de l'activité de ces écrivains characéniens qui travaillèrent pour Auguste, ni ne la clarifie. Elle permet seulement de rattacher l'œuvre d'Isidore de façon plus évidente au corpus des documents itinéraires de tradition gréco-romaine¹⁵⁰¹ dont le contexte est relativement bien connu. Elle justifie surtout de l'inscrire dans le vaste mouvement de description et de cartographie du monde connu contemporain des débuts de l'empire romain : de tels travaux faisaient fonds sur la tradition géographique et ethnographique grecques¹⁵⁰², exploitaient les diverses monographies régionales disponibles et

¹⁴⁹⁶ C'est au retour de cette campagne, en 4 de notre ère, que Gaius Caesar, blessé, décède ; il était le petit-fils d'Auguste, mais celui-ci l'avait adopté pour en faire son héritier.

¹⁴⁹⁷ Pline considère Spasinou Charax comme « ville frontière de l'Arabie » (VI, 136) ; Dionysios, né à Charax, devrait donc être le plus qualifié pour fournir des informations sur « son pays », selon le principe que Pline a énoncé lui-même au début de son ouvrage (III, 1). De même, chez Strabon, la description du royaume de Mésène (XVI, 4, 1), qu'il appelle fautivement **Maikhuh**, se trouve insérée dans celle de la péninsule arabique (Bernard 1990, p. 31-32).

¹⁴⁹⁸ Parmi de nombreux ouvrages écrits en grec, on lui attribue des descriptions géographiques de la Libye, de l'Arabie, de l'Assyrie.

¹⁴⁹⁹ Pline, VI, 139. La carte du monde habitée qu'avait dessinée M. Vipsanius Agrippa (64/63-12 av. notre ère) devait servir aux ambitions de conquête d'Auguste. Elle n'était pas achevée à la mort de son auteur en 12 av. notre ère, mais aurait été complétée par Auguste lui-même avant d'être exposée à Rome dans le portique appelé « portique d'Agrippa ». Elle était assortie de commentaires, dont on ne sait pas très bien sous quelle forme ils lui étaient associés : carte et *Commentarii* sont cités à plusieurs reprises par Pline (voir par ex. Pline III, 16-17).

¹⁵⁰⁰ Si ce n'est à interpréter le superlatif « *recentissimum* » utilisé par Pline à propos de l'ouvrage géographique de Dionysos dans un sens relatif : il faudrait alors supposer que les œuvres géographiques d'Isidore utilisées dans l'*Histoire Naturelle* étaient antérieures à celles de Dionysos. Or l'itinéraire qui nous intéresse, nous l'avons vu, a déjà un *terminus* en 26 avant notre ère : nous ne sommes donc que peu avancés, et sur des bases bien faibles.

¹⁵⁰¹ Voir par exemple Dilke 1985, p. 124. C. Nicolet l'accepte aussi (Nicolet 1988, p. 99), mais Wessbach, *RE*, IX, (1916), col. 2016, était fort réservé sur cette identification.

¹⁵⁰² On se rappelle les pages de A. Momigliano sur le sujet (Momigliano 1975). Sur l'apport de Posidonios, voir aussi Nicolet 1988, p. 80-82 ; contrairement à A. Momigliano, C. Nicolet insiste sur le caractère illusoire de

les itinéraires routiers ou maritimes qui circulaient en grand nombre dans l'empire¹⁵⁰³. Strabon nous a transmis un exemple de cette géographie presque officielle, en tout cas mise explicitement au service du pouvoir politique contemporain¹⁵⁰⁴ ; or parmi les auteurs qu'il utilise et dont il fait la critique, il ne cite pas Isidore de Charax : pour le domaine parthe, c'est Apollodore d'Artémite qui lui sert de référence¹⁵⁰⁵. Et c'est là l'autre tradition à laquelle on a voulu rattacher l'œuvre d'Isidore.

Apollodore d'Artémite est le premier historien connu à avoir rédigé une monographie consacrée aux affaires parthes, des *Parthika*¹⁵⁰⁶ ; elle était très probablement écrite en grec, puisque Strabon y eut un accès facile. Composée de quatre livres au moins, elle a entièrement disparu à l'exception d'une citation chez Athénée et des données fournies par Strabon¹⁵⁰⁷. Celui-ci cite le nom d'Apollodore à plusieurs reprises dans sa *Géographie* à propos des informations récentes dont il dispose sur les régions nord-orientales de l'empire parthe, de l'Hyrcanie, de la Bactriane et des peuples scythes. On ne sait rien de plus sur ce personnage lui-même. On a considéré par défaut qu'il travaillait à Artémite ; rien pourtant n'atteste qu'il ait vécu effectivement dans l'empire parthe où il était né ; or, si l'on ne sait rien des élites lettrées du monde parthe, on connaît la mobilité de celles de l'empire romain...

Au livre II, Strabon parle « du groupe d'écrivains rassemblés autour d'Apollodore d'Artémite, qui ont écrit les *Histoires Parthes* » : c'est ainsi du moins que l'on a compris la formulation grecque « **τῶν τα; Παρθικα; συγγραμμάτων τῶν περὶ Ἀπολλοδώρου τῶν Ἀρταμιθίων** » employée par Strabon¹⁵⁰⁸. On a donc supposé qu'Apollodore était entouré d'un groupe de lettrés qui avaient rédigé, probablement en grec, des textes historiques sur les Parthes accessibles à l'époque de Strabon, et qu'il était ainsi à l'origine d'une tradition historiographique à laquelle les écrivains gréco-romains avaient accès. On a pensé aussi qu'il avait fait école, et que ses *Parthika* lui avaient fait des émules dont Isidore pourrait avoir fait partie : V.P. Nikonorov a même proposé de voir en ce dernier l'« un de ses plus proches

toute tentative d'établir une dichotomie entre « science grecque » et « pratique romaine », au moins pour la période augustéenne, « tant, dit-il, la symbiose culturelle, sur le plan pratique comme sur le plan théorique, est complète » (Nicolet 1988 p. 82-84, cité ici p. 101).

¹⁵⁰³ Dilke 1985, p. 112-129.

¹⁵⁰⁴ Voir Strabon I, 1, 16, et Aujac 2000.

¹⁵⁰⁵ Le projet de Pline, dans son *Histoire Naturelle*, est fort différent, malgré les 5 livres qu'il consacre à la description géographique du monde connu. Il s'inscrit dans une tradition de curiosité érudite moins soucieuse de critiques des sources, nourrie de documents de qualité inégale et d'époques variées, dont Strabon aurait sans doute jugés la plupart obsolètes, peu fiables, ou, parfois, simplement secondaires. Ainsi pour Artémidore d'Ephèse, souvent cité par Pline : Strabon l'utilise aussi abondamment dans la description régionale, mais il ne le cite pas parmi les grands géographes avec qui il entend se confronter (Aujac 2000, p. 109).

¹⁵⁰⁶ Sur Apollodore, voir Chaumont 1987. Sur cette tradition historiographique, et pour une nouvelle proposition de datation d'Apollodore autour de 50 av. notre ère, Nikonorov 1998. Voir aussi Wiesehöfer 2000, p. 713-714.

¹⁵⁰⁷ *FGrHist* 779.

¹⁵⁰⁸ II, 5, 12.

disciples »¹⁵⁰⁹ ; avec sa *Périégèse de la Parthie*, il aurait été le géographe du groupe. V.P. Nikonorov a fait de cette hypothèse pour le moins spéculative un argument pour proposer une révision de la date d'Apollodore lui-même : la différence avec les estimations habituelles est surtout de chronologie relative, car même si l'on fait d'Apollodore un contemporain de Poseidonius (135-51 av. notre ère) et que l'on date son œuvre de la fin de sa vie, près de deux générations le séparent encore d'Isidore. Rappelons cependant qu'aucun indice ne permet de créer le moindre lien entre Isidore de Charax et Apollodore. L'expression grecque employée par Strabon ne permet pas même d'attester de façon certaine qu'Apollodore était entouré d'un groupe d'historiens des Parthes : la périphrase « **οἱ περιῖ Ἀπολλοδώρων** », dès l'époque classique, signifie très souvent tout simplement **οἱ Ἀπολλοδώροι**.

On peut pourtant considérer comme fort vraisemblable l'existence d'une « tradition spécifique d'historiographie grecque orientale »¹⁵¹⁰, qui aurait fourni en langue grecque la base documentaire dont avaient besoin les historiens et géographes gréco-romains qui se sont intéressés à l'histoire et la géographie des Parthes : Poseidonios, Trogue-Pompée ou Strabon lui-même¹⁵¹¹. Strabon a insisté à plusieurs reprises sur le renouvellement des informations concernant les différentes régions du monde connu permis par l'extension des conquêtes romaine et parthe. Ainsi au livre XI, par exemple :

***Ἡ δὲ τῶν Ῥωμαίων ἐπικρατεία καὶ ἡ τῶν Παρθίων πλείον τι
προσεκκαλύπτει τῶν παραδεδομένων προτέρων : οἱ γὰρ περὶ ἐκείνων
συγγραφεῖ καὶ ταῖς κωρίαις καὶ ταῖς ἐξηκῆς, εἰ οἱ αἰῶνες, πιστοτέρων
ἡγοῦσιν ἢ πρός αὐτῶν : μάλλον γὰρ καταπτεῦκασιν.***

La domination des Romains et celle des Parthes nous ont donné accès à des connaissances beaucoup plus étendues que celles qui avaient été transmises précédemment ; leurs historiens ont en effet parlé des territoires et des communautés où ils ont agi de façon plus

¹⁵⁰⁹ Nikonorov 1998, p. 119.

¹⁵¹⁰ Nikonorov 1998, p. 109.

¹⁵¹¹ A. Momigliano tenait pour assuré que « les Grecs qui vivaient dans l'empire parthe s'étaient activement livrés à l'étude de l'histoire et de la géographie de ce pays » et que « les Romains utilisèrent leurs travaux pour s'informer au sujet des Parthes » (Momigliano 1975, p. 154-156).

*fiable que leurs prédécesseurs ; car ils les avaient observés plus souvent de leurs propres yeux*¹⁵¹².

Le témoignage de Strabon suggère que l'établissement de l'empire parthe avait suscité une activité historiographique comparable à celle qui était alors florissante dans l'empire romain suivant la voie tracée par Polybe, et que les ouvrages en langue grecque circulaient de part et d'autre de la frontière¹⁵¹³. Mais Strabon ne donne aucun indice qui permette de situer cette activité scientifique et littéraire d'un côté ou de l'autre de l'Euphrate. En dehors des quelques citations chez Strabon ou Pline que nous avons évoquées, aucun document ne vient nous renseigner sur ces « gréco-parthes ». Sur ce point encore, à vrai dire, les historiens ne se nourrissent que de conjectures. Les approches les plus récentes tendent pourtant à accorder de l'importance à ces « Gréco-Parthes » que J. Wiesehöfer a nommé les « frontaliers », parce que leurs œuvres ont participé de la culture gréco-romaine au-delà de la frontière¹⁵¹⁴. On cherche désormais surtout à restituer autour d'eux les éléments d'une « identité » culturelle plus complexe que celle de « grec[s] de l'empire parthe » désignation qui ne veut rien ou trop dire. Selon J. Wiesehöfer, il est évident qu'imaginer « une vue hellénistique du monde » à partir des textes gréco-romains est totalement erroné : il faut considérer qu'Apollodore s'adressait certainement d'abord à l'élite cultivée de son pays avant d'être lu par Strabon ou Pline¹⁵¹⁵. Le souci de se libérer du filtre de la tradition gréco-romaine et de la hiérarchisation culturelle qu'elle transmet est tout à fait louable, mais il n'en reste pas moins qu'aucun élément concret ne permet encore véritablement de dépasser cette séduisante position de principe.

Il est donc bien difficile de situer Isidore de Charax grâce aux seules citations textuelles conservées. Qu'il puisse à juste titre être mentionné parmi les références culturelles de l'élite

¹⁵¹² XI, 6, 4. Voir aussi dans les chapitres introductifs, I, 2, 1.

¹⁵¹³ Pline, dans la liste de ses sources, sépare les écrivains de langue latine des écrivains de langue grecque, mais parmi ces derniers, il cite ensemble Artémidore d'Ephèse et Isidore de Charax. Dans un souci d'uniformisation, il mentionne les indications de distance qu'ils fournissent l'un et l'autre en *milia* romains, et non en *schoinoi*, mesure grecque, qu'employait, sinon Artémidore, du moins certainement Isidore, comme en témoigne son itinéraire.

¹⁵¹⁴ Wiesehöfer 2005. Dans une série de conférences tenues au Collège de France à l'automne 2003, J. Wiesehöfer a cherché à mettre en évidence la complexité des échanges entre Iraniens et Grecs et la multiplicité des rapports entre les différents territoires et les communautés culturelles qui y cohabitaient. Il a proposé de transposer à l'étude de la culture parthe de cette période la notion contemporaine de « transculturalité », qui tente de rendre compte des interactions entre les différentes cultures en leur accordant une égale légitimité et sans établir de hiérarchie entre elles.

¹⁵¹⁵ La question de l'usage de la langue grecque est fort complexe et très controversée, sans doute en grande partie du fait de la rareté des documents : voir les évaluations différentes que font du peu de données disponibles Ph. Huyse et J. Wiesehöfer (Huyse 2005 et Wiesehöfer 2005). Le danger consiste à simplifier une situation qui devait être de toutes façons extrêmement diversifiée, comme c'est le cas dans ces sociétés pluriethniques où coexistaient couramment langues et usages variés, nous donnant parfois la sensation étrange d'une sorte de patchwork culturel.

érudite de l'empire romain à partir de l'époque de Pline et qu'au II^e siècle de notre ère ses ouvrages faisaient encore partie de la bibliothèque de Lucien (ou du pseudo-Lucien) : voilà les seules certitudes.

A défaut de pouvoir identifier et situer avec précision Isidore de Charax lui-même, on a tenté de préciser la date de son activité littéraire. Le débat s'est fondé sur la datation des informations historiques que donne le pseudo-Lucien dans les *Makrobioi*. Isidore de Charax étant le seul auteur cité dans les paragraphes du texte évoquant des rois de Perse, des rois de Mésène, des rois parthes ou contemporains des Parthes, on a supposé que l'auteur s'était inspiré exclusivement de l'ouvrage de ce dernier sur l'empire parthe, évoqué par Athénée, pour composer ce passage¹⁵¹⁶. La lecture cursive du texte dans son ensemble, fondé sur des sources littéraires le plus souvent désignées, rend cette hypothèse plausible sans toutefois la confirmer. L'ouvrage de Lucien n'avait aucune prétention scientifique voire même aucun sérieux : il n'avait donc aucune raison de citer ses sources de façon exhaustive, ce à quoi par ailleurs aucun historien antique ne s'astreignait ; ces sources pouvaient en outre être en partie orales, comme celles de Strabon.

Considérons cependant la discussion. Lucien mentionne les rois de Mésène : Hyspaosinès (monnaies datées de 125/4-122/1), Tiraios (on en connaît deux de ce nom, dont les monnaies sont datées respectivement de 95/94, 91/90, 90/89, et de 79/78 à 49/48), et un certain Artabaze. Il précise à propos de ce dernier qu'il a été mis sur le trône grâce à l'appui des Parthes à l'âge de 86 ans, et qu'il était le septième roi de Characène après Tiraios¹⁵¹⁷. A supposer que Lucien ait appris la date du règne de cet Artabaze chez Isidore de Charax, celle-ci pourrait fournir un *terminus* supplémentaire pour Isidore. La chronologie des souverains de Mésène telle qu'elle est reconstituée par les séries monétaires et les brèves notices historiques est cependant loin d'être assurée ; elle comporte de nombreuses lacunes qu'aucun document encore ne permet de combler. La date de ce souverain Artabaze a ainsi donné lieu à différentes hypothèses : celles-ci sont fondées sur la mise en correspondance de la mention de Lucien et de l'interprétation de la seule monnaie connue qui porte son nom. Aucune de ces hypothèses, cependant, ne permet de tenir compte de toutes les données. Les dates obtenues s'échelonnent entre 49/48 avant notre ère et 73 de notre ère et privilégient chacune une

¹⁵¹⁶ Bernard 1990, p. 43, note 53.

¹⁵¹⁷ « **Artabazo~ de; oJ meta; Tiraio~ eJdomo~ basileusa~ Carako~ eJ kai; oJdohkonta eJw~n katacqeij~ uJfo; Parqwn eJbasiteuse** », *Makrobioi*, §16, *FGrHist*, III C, p. 782, 17-18. Pour la discussion sur l'interprétation exacte à donner à « **katacqeij~ uJfo; Parqwn** » : Bernard 1990, p. 44, note 54, et Daffinà 1967, p. 9.

indication au détriment d'une autre¹⁵¹⁸.

La monnaie en question, dont la légende comporte les mots **BASILEWS ARTABAZO**, est un très beau tétradrachme d'argent découvert près de Bassora dans un trésor de monnaies d'argent et publié par G. Le Rider en 1959¹⁵¹⁹. Le portrait de l'avvers, très finement réalisé, représente un souverain dans la force de l'âge, portant les cheveux courts à la grecque et une barbe bouclée taillée en pointe qui s'étend largement sur les joues. Le type du revers, à l'Héraklès assis, inauguré par Hyspaosinès, bien que figuré à une échelle légèrement plus petite que sur les autres séries, inscrit bien la monnaie dans la tradition des émissions des souverains de Mésène. Pourtant, elle se distingue fortement par un ensemble de traits qui l'apparentent plutôt aux monnayages parthes¹⁵²⁰. La légende du revers encadre le motif sur les quatre côtés et la titulature du roi est d'une longueur insolite pour un souverain de Mésène : outre le titre de *Sôter* employé avant lui par les deux rois du nom de Tiraios, elle comporte quatre autres adjectifs, *Theopator*, *Autokrator*, *Philopator*, *Phillhellène*. Sur le revers figure aussi la mention d'une année, 264. G. Le Rider, suivi par P. Bernard, a daté cette monnaie de 49/48 avant notre ère, en calculant la date selon l'ère séleucide, comme c'est l'usage ordinairement pour les rois de Mésène. Il serait alors le successeur de Tiraios II (79/78-49/48), et son règne aurait été de courte durée, puisque dès l'année 45/44 apparaissent les premières monnaies d'Attambelos I¹⁵²¹. Qu'il dût son bref moment de gloire à l'intervention des Parthes, comme le dit Lucien, offre bien à propos une explication aux particularités du tétradrachme et au nom qu'il porte, typiquement iranien, et non araméen comme ses prédécesseurs immédiats. Mais si l'on s'en tient là, rien n'explique qu'il figure dans les *Makrobioi* pour l'âge avancé qu'il avait lors de son accession au trône. G. Le Rider, en publiant la monnaie, a alors imaginé qu'Artabaze avait repris le pouvoir une seconde fois à l'âge avancé que lui prête Lucien : après avoir été chassé du trône par Attambélos I, il aurait trouvé refuge chez les Parthes et attendu son heure. La monnaie connue, dont le portrait figure un homme jeune, témoignerait de sa première prise de pouvoir ; la mention de Lucien de la seconde où il aurait eu l'âge requis et aurait été le septième roi après Tiraios. L'hypothèse se heurte au fait qu'une cinquantaine d'années après 49/48, règne le souverain nommé Attambélos II dont le monnayage est continu de 17/16 avant notre ère à 8/9 de notre ère : la proposition n'est donc pas bien satisfaisante.

¹⁵¹⁸ Jusqu'à 1967, voir le relevé critique complet des différentes propositions dans Daffinà 1967, p. 5-15.

¹⁵¹⁹ Le Rider 1959, p. 248-250, pl. XXII n°5, et Bernard 1990, p. 43-44, fig. 20/c.

¹⁵²⁰ Sh. A. Nodelman a considéré que cette monnaie était trop singulière parmi les séries de Mésène pour en faire partie : il l'écarte donc du corpus (Nodelman 1959/60, p. 95, note 78a). Il n'a pas été suivi sur ce point.

¹⁵²¹ P. Bernard, p. 44, parle d'Attambelos II, ce qui est une erreur, et fait commencer son monnayage dès 47/46 (Bernard 1990).

Sh. A. Nodelman a cherché lui aussi à tenir compte de la notice de Lucien. Il identifie cet Artabaze avec le souverain Orabzès mentionné dans l'inscription du temple de Bêl à Palmyre, auprès duquel un Palmyrénien nommé Alexandros se serait rendu pour le compte de Germanicus¹⁵²² : Lucien aurait déformé ce nom d'Orabzès dont les consonances lui étaient étrangères. Cet Orabzès/Artabaze aurait accédé deux fois au trône de Mésène ; il aurait usurpé une première fois la couronne au détriment de la lignée légitime des souverains à l'époque de l'expédition de Germanicus en Orient, puis en aurait été chassé. Comme le pensait G. Le Rider, la mention des *Makrobioi* concernerait sa seconde tentative, réalisée à un âge avancé, et soutenue par les Parthes. Mais l'intervention arsacide en sa faveur aurait eu lieu à la fin du règne d'Attambelos III, vers 73/74, à un moment où le monnayage de Mésène connu s'interrompt dans notre documentation jusqu'en 101/102¹⁵²³. Il aurait alors bénéficié du soutien actif de Vologèse I, soucieux de reprendre le contrôle des grandes voies de commerce¹⁵²⁴. Cette reconstitution, cependant, ne tient pas compte du tétradrachme d'Artabaze que Sh. A. Nodelman jugeait trop différent des autres séries pour appartenir au corpus des monnaies characéniennes : il n'est donc pas tenu par la date qui y est inscrite. Cette position est difficilement tenable, et il n'a pas été suivi.

Reprenant l'étude du tétradrachme et considérant le lien particulier d'Artabaze avec les Parthes, P. Daffinà a suggéré de calculer la date figurant sur la monnaie selon l'ère arsacide en usage dans l'administration arsacide. En comptant à partir de 247, la monnaie aurait été émise en 17/18, année qui correspond à une interruption dans le monnayage connu, et qui ferait d'Artabaze le septième souverain depuis Tiraios¹⁵²⁵. Cette date coïncide avec la mission en Mésène du Palmyrénien Alexandros pour le compte de Germanicus. Les Parthes, inquiets peut-être des liens qui semblaient s'établir entre Orabzès et les Romains, auraient préféré détrôner le souverain en place pour lui substituer un personnage acquis à leurs intérêts qui aurait alors daté ses monnaies selon le comput arsacide. Les Parthes, certes, en héritiers des structures administratives grecques, dataient leurs propres monnaies selon l'ère séleucide¹⁵²⁶,

¹⁵²² L'inscription a été publiée par J. Cantineau (Cantineau 1931). Voir Daffinà 1967, p. 10-11.

¹⁵²³ Pour qu'il soit alors le septième roi après Tiraios, il faut faire le calcul à partir de Tiraios II, identifier les deux Abinergaos, et, naturellement, ne pas compter son premier règne.

¹⁵²⁴ Tout le monde s'accorde sur le fait que cet Orabzès se distingue bien d'un second personnage du même nom, dont on pense qu'il devait lui aussi sa couronne au soutien des Parthes, et qui régna au milieu du IIe siècle de notre ère, sans doute juste après le roi Mithridate évoqué dans l'inscription de la statue d'Héraklès (Nodelman 1959/60, p. 114 ; Bernard 1990, p. 40-41, fig. 19b).

¹⁵²⁵ Là encore, il y a matière à discussion : doit-on compter à partir du premier ou du second Tiraios ? Y a-t-il eu un ou deux souverains au nom d'Abinergaos ? P. Daffinà calcule la série à partir de Tiraios II, inclut Orabzès I et compte deux Abinergaos (le premier entre 10/11 et 13/4, et le second entre 22/23 et c.36 ; G. Le Rider a lu deux noms différents, *Abinergaos* et *Adinerglos*, que Sh. A. Nodelman a considérés comme des variantes fautives du nom *Abinergaos* (Nodelman 1959/60, p. 97-99).

¹⁵²⁶ Wroth 1903, p. LXV-LXVI. Un seul cas est matière à discussion (Wroth 1903, p. 21 n. 3).

mais P. Daffinà pense que cet usage revêtait ici valeur d'affirmation politique et visait à se distinguer de l'usage traditionnel local. Il est difficile d'estimer la portée symbolique de tel ou tel choix de ce genre dans l'état actuel de notre documentation ; le monnayage characénien, même lorsque l'intervention parthe dans le gouvernement est avérée, ne nous offre pas d'autre exemple de ce geste politique. Les dates figurant sur les monnaies, pourtant, ne sont pas toutes élucidées ; ainsi celle de 142-143 demeure un mystère : elle figure de façon figée sur toutes les monnaies découvertes dans la région de Basra au nom d'un *Mérédate*, que l'on pense pouvoir identifier avec le souverain Mithridate mentionné dans l'inscription bilingue de la statue d'Héraklès de Séleucie provenant de Mésène que P. Bernard a étudiée¹⁵²⁷. Dans l'inscription elle-même, et suivant l'usage chez les Arsacides, le texte grec est daté selon l'ère séleucide (**kaq** **Elhna~**), et la date de la version parthe, effacée avec la mutilation des deux premières lignes, est restituée selon l'ère arsacide¹⁵²⁸. Il faudra donc attendre un enrichissement de notre corpus documentaire pour trancher la question. La reconstitution de P. Daffinà néglige aussi la précision faite par Lucien de l'âge avancé d'Artabaze lors de son accession au trône, qui est la raison d'être de son évocation dans les *Makrobioi*.

Si les renseignements de Lucien ont bien été puisés chez Isidore, l'hypothèse de Sh. A. Nodelman fait du géographe characénien un contemporain exact de Pline, c'est à dire un auteur plus tardif qu'on ne le pense habituellement. Il aurait alors rédigé son ouvrage sur la Parthie après l'ouvrage de géographie générale qu'avait lu Pline. P. Daffinà, lui, considère Isidore comme un aîné de Pline, qui aurait achevé son œuvre vers le milieu du Ier siècle de notre ère, maintenant un décalage d'au moins une génération entre les deux auteurs. Rappelons que Strabon, dont le témoignage pour la datation d'Isidore eût été précieux, ne le cite pas, soit qu'il ne l'ait pas connu, soit qu'il ne l'ait pas jugé digne de figurer parmi ses sources.

Il est fort peu probable que l'on puisse faire avancer une discussion fondée sur des bases aussi peu solides, sans tomber dans le raisonnement circulaire qui consiste à dater Isidore en fonction de la datation présumée des données fournies par ses textes, puis, inversement, à

¹⁵²⁷ Bernard 1990, p. 35-39, et fig. 19a p. 36. C'est après l'expédition de Trajan, en 117/118 qu'il fut probablement imposé par les Parthes sur le trône de Mésène à la place d'Attambelos VII, et il y demeure jusqu'à l'expédition de Vologèse IV en 150/151, ou 151/152, commémorée dans l'inscription. H. Seyrig avait déjà rapproché ces monnaies de la dédicace en grec d'une statue de l'agora de Palmyre, datée de 131 de notre ère, offerte par des marchands palmyréniens en l'honneur d'un de leurs compatriote qui exerçait les fonctions de satrape de *Thilouana* pour le compte d'un Méherdate, roi de Spanisou Charax (Seyrig 1941, p. 253-255 ; voir aussi maintenant Yon 2002).

¹⁵²⁸ Bernard 1990, p. 26-27 ; la seule incertitude qui demeure est le choix du comput, comput macédonien à l'exemple des documents provenant de l'administration des colonies grecques de l'empire parthe, ou comput babylonien utilisé par l'administration arsacide pour dater selon sa propre ère (Le Rider 1965, p. 33-43).

utiliser cette date pour dater les données du texte. Un enrichissement des sources primaires et de la connaissance des régions concernées par des informations figurant dans les textes conservés d'Isidore conduira peut-être à préciser la date de rédaction des ouvrages, ou des sources utilisées. Car, comme le rappelait encore P. Daffinà¹⁵²⁹, la date d'Isidore n'est pas la date de ses sources, en particulier pour l'itinéraire qui nous intéresse¹⁵³⁰.

Ainsi, beaucoup d'encre a coulé et beaucoup de raisonnements ont été formulés pour peu de résultats concrets. Ceux-ci se réduisent au bout du compte aux informations explicites mentionnées par les rares documents... La curiosité reste donc entière sur ce personnage à qui nous devons les rares données dont nous disposons sur les régions sud-orientales de l'empire parthe.

¹⁵²⁹ Daffinà 1967, p. 14.

¹⁵³⁰ On a parfois voulu restituer un lien entre cet itinéraire et la *Périégèse de la Parthie* : il aurait été un résumé d'une partie de l'œuvre ; mais il n'est pas impossible inversement que cet itinéraire ait été l'une des sources d'Isidore, au même titre que la *chorographie* qu'utilise Strabon, ou l'itinéraire des caravanes de Maës Titianos, cité par Ptolémée parmi ses sources : le seul fragment conservé par Athénée de la *Périégèse de la Parthie*, évoquant le golfe Persique, ne permet pas de le déterminer. Là encore, un hypothèse qui n'apporte que peu d'éléments de compréhension.